

Hymne à Jimmy
Un Citoyen de beauté

En souvenir de Djamel Bensmaïl

À la mémoire de Djamel Bensmaïl, une leçon d'humanité

À la famille Bensmaïl, une leçon de dignité

À toutes celles et tous ceux qui, malgré les épreuves,
œuvrent à l'évènement d'une citoyenneté de beauté.

« Mon âme est un écho qui tonne ! »

Djamel Bensmaïl

[1985-2021]

« L'heure est venue pour vous de m'abattre,
de tuer en moi votre propre liberté [...] »

Jean Sénac

[1926-1973]

« N'est-ce pas qu'il était bon et généreux, lui qui souffrait
de la misère des autres, lui qui était prêt à mourir pour les
autres et qui est mort si stupidement ? »

Mouloud Feraoun

[1908-1962]

Chapitre 1

Portrait de Jimmy avec Miliana

« Djamel, tu dois partir ! Tu dois atteindre ces sommets qui brûlent ! Tu dois rejoindre tes frères ! »

Je reconnais cette voix qui m'interpelle avec obstination. À chaque épreuve, elle s'élève comme une part d'ardeur que je ne saurais refouler. J'ai déjà emprunté son écho aux quatre coins du pays.

Je reconnais cette voix. Combien de fois m'a-t-elle envoyé aider le mendiant, assister le faible, accueillir l'étranger, secourir la bête blessée, arroser la plante asséchée ? Combien de fois m'a-t-elle réveillé au creux de la nuit, réclamant une guitare, un ukulélé, m'invitant à jouer à l'image des fakirs se levant aux aurores pour prier ? Combien de fois m'a-t-elle astreint à peindre, à dessiner, à creuser une trace comme si le temps devait s'achever ? Combien de fois m'a-t-elle chargé de parcourir les remparts de Miliana, d'aller à la rencontre des fantômes de la forteresse regagnée par le silence ?

Cette part de ferveur m'a si souvent mis en danger, mais c'est dans le péril que j'éprouve mon humanité. L'intuition me pousse constamment à chercher la lumière sur des chemins méconnus. J'ai reçu une destinée de derviche ; je l'ai deviné même dans le regard des miens.

Cette voix est le prolongement du cœur du pays, cœur tellement chaud qu'il dévore dès notre jeune âge nos corps rachitiques, nos silhouettes de sloughis qui frôlent le moindre danger pour mieux le braver. Il est notre mesure, souvent notre faiblesse. Il ressemble à la plaine du Chéelif : ses printemps prospères se font engloutir par les étés africains.

Je suis un enfant de mon pays, pays où l'on bousille nos dentitions à force de mordre nos colères par solidarité ; où l'on perd la vue à force de fermer les yeux sur les abus par fraternité. Mais nous maintenons le cœur en veille, car c'est là que se loge la révolte qui nous habite, le rêve qu'on abrite, l'espoir de peupler une patrie digne de nos sacrifices. C'est de ce foyer entretenu par un magma insomniaque que monte cette voix que je ne saurais étouffer : je dois gagner Tizi Ouzou, l'enclave en feu, bien que la pandémie et la canicule sévissent, bien que ce mois d'août brûle tout sur son passage.

C'est écrit. *Mektoub* !

Je fume au bord de ma fenêtre pendant que Miliana dort sous la chaleur. Je tente de tempérer ma conscience en remous. L'élan éruptif qui monte en moi.

Je veille.

Je discerne une colère endormie dans les replis des vallées, les creux des plaines, aux pieds des montagnes.

Il y a ainsi des soirs où le ciel du Zaccar se charge d'une douleur réunissant toutes nos peines. Il se remplit comme une nuée prête à se déverser sur les trottoirs où gisent, piétinés, nos songes de beauté. Le deuil est partout sur notre terre où l'on meurt à force de vivre sans accès à nous-mêmes, où l'on meurt les yeux ouverts sur notre effacement.

Du quartier me parviennent les causeries de nos jeunes. Ils retardent le moment de retrouver les foyers où guettent la promiscuité, les solitudes inavouées, les désirs étouffés dans un monde confiné. Leur échange porte sur le pays ; l'indépendance fête ses 59 ans depuis un mois.

Je reconnais, même de loin, le timbre qui tente de calmer les débats, fidèle à son rôle d'équilibriste : « *On est un pays jeune. On cherche la bonne voie. Il nous faut plusieurs décennies !* » Un ton ironique lui répond et secoue le secteur : « *Soixante ans d'indépendance, deux guerres en un demi-siècle, et tu me dis que ce pays est jeune ! Je suis désolé ! Ce pays a échoué, basta !* »

Ils sont comme ça mes compatriotes : ils disent toujours « *ce pays* » comme pour le tenir à distance ou s'en

décharger ; comme s'il n'était pas le nôtre et que nous refusions de l'assumer.

Une fenêtre grince et s'ouvre à l'étage. Un voisin, réveillé par les éclats de voix et les chants en sourdine du regretté Akil, chuchote :

— Euh, les jeunes, il est trois heures du matin...

— *Smahna, smahna, smahna, kho*, répond en chœur l'assemblée de camarades. On rentre.

« *On rentre* », disent-ils.

Mais rentrer où ?

Par moments, Miliana se découvre un camp. Elle nous retient captifs, assignés à l'attente d'un avenir tant de fois reporté. Par défaut, on entretient la nostalgie de ce qui n'aura plus lieu sur cette province prise entre la poussée du désert et la muraille du Zaccar dont la face cachée préfère regarder vers le Nord où s'ouvre une continuité de rivières ondulantes et de vallons voguant vers la Méditerranée, allant atterrir sur les plages de Cherchell, Gouraya, Hadjeret Ennous, ou Sidi Ghiles, notre destination pour recevoir la brise et les caresses des vagues, non loin du mont Chenoua se dressant comme une tutelle.

Que deviendront ces instants soustraits au temps ?
Que deviendront ces moments d'amitié autour d'un feu

de bois, ces soirées passées à enlacer nos guitares, déclamer des vers, dérouler des rimes ? Où s'en iront ces nuits rythmées par le ressac des flots qui viennent mourir entre les galets ?

La bande de veilleurs se retire, disparaît dans l'obscurité.

Le silence se réinstalle.

La nuit reprend sa léthargie.

Mais le tragique, lui, ne dort pas. Au centre du Djurdjura, à cent quatre-vingt kilomètres à vol d'oiseau de Miliana, la catastrophe est en déchaînement. Il y a un débordement de souffrance dans les vidéos partagées sur les réseaux sociaux. Les plaintes des femmes remplissent mes oreilles ; les images des villages évacués collent à ma vue. Je ne peux m'empêcher de les revoir, d'en souffrir.

Ma conscience refuse de se taire. « *Il faut faire quelque chose, Djamel ! Il faut que le souffle de notre réveil patriotique se prolonge !* », me répète la voix intérieure, impérieuse.

Le corps me démange, l'impuissance m'entrave et accroît ma peine. Je m'impatiente devant les hurlements effrayés qui accompagnent les appels lancés comme des bouées. D'autres messages naissent, se multiplient, annoncent des morts. Encore des morts !

Désormais, nous vivons notre enfer sur nos écrans.

La voix qui m'occupe s'éloigne pour mieux revenir. Elle remonte et se montre injonctive. Elle me semble habitée...

... Peu à peu, je comprends d'où s'échappe ce goût de cendre qui se mêle à ma salive, d'où vient cette odeur de fumée qui gratte mes narines, d'où surgit cet ordre qui me pousse à rejoindre Larbâa Nath Irathen.

J'accueille maintenant le rappel de la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1968, quand Miliana s'était réveillée drapée dans les deuils des incendies. Me revient le malheur des jeunes emportés en plein envol. Le tourment de cet automne s'introduit dans ma mémoire. Son souvenir culpabilise ma ville qui, à l'aube de cette nuit-là, reçoit une tristesse venue ébrécher les vœux de l'indépendance sur son havre où nichaient alors quinze mille habitants gratifiés par un décor panoramique, bercés par la présence d'orchestres musicaux, divertis par deux troupes de théâtre, deux salles de cinéma, des projections estivales.

En cette année-là, la citadelle fière de ses vergers et ses puits, célèbre sa fête de la cerise, et inaugure dès le mois de juin un été étincelant. Même des vedettes, Nougaro et Doukali, sont de passage sur une scène égayée par la présence de l'inspecteur Tahar et son complice.

Dans la cité impatiente, tout était réuni en cette veille du 14^{ème} anniversaire du déclenchement de la Guerre de libération nationale : scouts, musique, *zorna*, flambeaux et animation culturelle aux Variétés, cinéma investi par des soldats de la création artistique. Le groupe *What's* et sa vedette, Abderrahmane, âgé de 18 ans, sont annoncés pour l'entame du programme. Entouré de sa troupe, Mahfoud Touahri joue *L'Apartheid*, une pièce dénonçant la ségrégation.

Férés de culture, les animateurs rêvaient de justice, d'émancipation, de solidarité entre les peuples. Ils étaient des fleurons que ce soir allait arracher à tout jamais. Car c'est ce soir-là, soir d'un automne qui avait vu les pluies tarder à venir, que la tragédie décide de se répandre : le maquis du Zaccar flamboie pendant que le public se réjouit des animations.

Qui aurait pensé dans une telle communion à un péril sur le front de la ville des mines ?

Les flammes avancent, portées par les vents ; elles se rapprochent des galeries et de la poudre en barils, de la réserve de produits explosifs. Les pompiers reculent ; l'alerte et la panique gagnent la municipalité et la sous-préfecture, peu préparées : on manque d'hommes et de moyens. Face à la défection des militaires, le sous-préfet réquisitionne la population. Dans l'urgence, on dépêche tous les riverains valides, même ceux qui assuraient

l'animation, rattrapés à la porte du cinéma. Ils arrivent sur le front avec des poitrines essoufflées, des bras nus pour défier un embrasement qui crache comme un cratère. « *Devoir national* », insiste-t-on sous les hurlements des sirènes suggérant d'imminentes explosions.

Mais au milieu de la nuit, des odeurs de vies gâchées s'infiltrèrent dans l'atmosphère ; elles effacent la paix retrouvée et les senteurs de jasmin ; elles empoisonnent le goût du kaki, détournent le parfum du coing. Sur les visages graves de ceux qui reviennent indemnes, le matin introduit un mal inguérissable : 23 jeunes sacrifiés.

Qui consolera les femmes qui se répandent dans les rues, les mères qui errent découvertes, les faces hagardes et griffées ?

Un vent de révolte naît au cimetière de Sidi Brahim ; il soulève la ville durant des jours et des nuits. Le sous-préfet se replie dans son bureau et échappe au lynchage, à la colère de la foule.

On a piégé des novices.

Ils se prénomment Abderrahmane, Ahmed, Aïssa, Ali, Brahim, Miloud, Mohamed, M'hamed, Ramdane, Mahfoud, Sadek. Le plus âgé des 23 bourgeons n'a que 24 ans. Il s'appelle Mahfoud Touahri. C'est lui qui crée le

premier groupe théâtral milianais. Il brille sur scène, lui, le comédien né pour jouer, mais emporté par le feu.

Comment préserver le souvenir de Mahfoud et de ses amis aujourd'hui ? Mener la bataille de la culture qui réunit, fédère et libère. Mener la bataille contre l'oubli et l'absence de présent. Il ne peut pas y avoir de progrès sans culture, sans transmission, sans Histoire. Notre projet collaboratif *Art du matin au soir* a mûri ; il sera lancé en septembre. Il s'adressera à tous.

« *Djamel, ne sois pas naïf. Arrête de t'emballer !* », me répète-t-on au détour des discussions. J'aurais tant aimé voir chacun apporter sa brique ! J'aurais tant aimé que chacun fasse ne serait-ce qu'un pas ! Mais je reste convaincu, comme dans la sagesse proverbiale, qu'il vaut mieux une poignée d'abeilles qu'un panier de mouches

L'école m'a peu donné, rarement compris, pressée qu'elle était de me livrer à l'échec. Elle ne m'a rien appris sur Dinet, Issiakhem, Baya, Racim, Martinez, Mesli, Kara-Ahmed, Khadda, Houamel, Guermaz, Aksouh. Qui connaît Hacène Benaboura, Mohamed Temmam, Leïla Ferhat ? Qui a entendu parler de Yahiaoui et tant d'autres que l'exil a pris, retenus, avalés, loin de nous, loin de tout ? Il y a tellement de noms à sortir de l'anonymat, tellement d'œuvres à léguer aux nouveau-nés. Nous

avons besoin de l'art pour transformer nos rêves avant qu'ils nous égarent. La connaissance du passé éclaire le présent, la chronique d'aujourd'hui prépare l'avenir.

C'est avec mon oncle Djamel que j'ai revisité les annales de ma ville, foyer de résistance et d'érudition, comptoir d'art et de révolution, espace de passage et de partage, terre de repli et de retraite où l'on venait se soigner, se ressourcer. C'est ici que les mélomanes de la Capitale confluèrent pour puiser de l'inspiration, exploiter les gisements andalous. C'est sur ce belvédère, scène devant la plaine, que Sid Ali Fernandel, l'enfant de la Casbah d'Alger, a donné son dernier spectacle, dispensé ses derniers rires.

À présent, tout somnole dans ma ville réveillée à peine par le retentissement des appels à la prière. Le silence règne sur la millénaire Miliana qui dort, écrasée par le poids de son passé ; elle dort écrasant sa mémoire sous le poids des brumes.

Elle dort la ville berbère qui avait hérité d'une rumeur phénicienne et vu s'égarer les Romains, les descendants de Pompée. Elle dort l'éminence prisée par Saint Augustin, grand marché de blé qui avait survécu aux destructions vandales. Elle dort l'élévation qui avait vu les Arabes s'enraciner, Ibn Battûta explorer ses parages, Ibn Khaldoun signaler son prestige.

Elle dort la plate-forme accueillante qui avait vu affluer les Andalous, artisans et jardiniers, mélomanes entraînant leurs mélopées ; la terrasse qui avait vu se réfugier des montagnards kabyles, forçats érudits à la piété intransigeante, fuyant les disettes ; l'estrade qui avait vu s'installer les Kouloughlis important la noblesse d'épée ; le bastion qui avait vu s'inviter des Européens, entraînés par les mirages de la colonie.

Miliana la métissée dort écrasée par le prestige d'une histoire de diversité jamais démentie, rarement égalée. Elle dort insensible à la proclamation de son promoteur ziride, Bologhine, voix désormais inaudible aux siens.

Elle dort, isolée comme un navire échoué avec son équipage. Les mines sont entrées dans le mutisme une à une. La nature recule, tout se retire, les sources, les cerises, les agrumes. Il ne reste que des ruines sur des ruines, s'allongeant sur les sept cents cinquante mètres d'altitude qui regardent la vallée s'étendre aussi vaste que l'amnésie qu'on traverse. Il ne reste qu'un un écho qui ranime parfois le jardin des Ottomans. Je le saisis en posant mon oreille sur les troncs des platanes importés d'Australie, plantés par les Français il y a plus d'un siècle.

Tant de fois j'ai tenté d'imaginer ce que racontent les pierres de la citadelle, entassées au fil des arrivées, strates d'une chronologie enfouie sous un mutisme rocailleux. Il y a tant de dalles à sonder pour recueillir

cette voix pérenne qui parcourt les lieux. Que de passages au fil des durées par ce balcon antique, adresse mythique, lieu d'absence et de légende ! Que de spectres au centre de Miliana, comme au-dessus des cimetières chrétien et juif laissés dans un oubli outrageux !

Chaque époque avait amassé, aménagé ses blocs de grès, de granite ou de meulière pour se protéger. Pourtant aucune muraille n'a réussi à rassurer un quelconque seigneur. Le galop de l'Histoire les avait tous dispersés. Ne demeurent que les rumeurs qui murmurent l'essentiel : nous sommes de la poussière dans le vent ainsi que nous l'apprend une légende mexicaine devenue chanson.

Je veille.

Chaque soir, quand le val de Zougala voit se glisser une brise nocturne, je m'installe ici dans le silence, aux aguets, et m'aventure à recevoir les résonances venant de partout. Dans mes yeux fermés, les massifs, les monts et les sommets prennent des allures humaines, et impriment des noms, des lieux, des dates. Sur les reliefs s'écrit alors l'épopée de nos anciens. Des rappels me traversent l'esprit, promenés par un hymne discret. Et je revois les photographies en noir et blanc des manuels d'écolier. J'intercepte peu à peu le tumulte de la bataille de Djebel Thameur aux portes du désert, au printemps 1959. Je

recouvre les portraits de Si el Houas et Amirouche : ils étaient partis de si loin pour tomber là, sans rejoindre Boussâada, sans atteindre cette promesse d'union qu'ils étaient venus conforter.

Je suis de ma terre, de sa poussière. J'habite ses souffles, épouse ses mouvements, subis ses précipitations. Mon être accueille les fracas de son Histoire ; il charrie les événements comme la rivière charrie ses pierres.

Il m'est arrivé de tenter d'interpréter le silence du mont Zaccar, le mutisme de l'Ouarsenis, l'écho du Dahra. Par moments, j'ai suivi les vagues résonances qui planent sur les rouleaux de steppes, perpétuent l'évocation élégiaque de Hiziya. Épisodiquement, au milieu de la nuit, je devine le spectre d'Ali Ammar qui traverse les rues, surplombe les faubourgs, quêtant un sursaut, avant d'aller regagner sa loge, et veiller depuis sa statue immobile sur le souvenir de l'éclaireur Mohamed Bouras. La place des Charbonniers rejoue discrètement la peine des Béni Hendel, tribus expropriées, poussées à l'exode, à l'errance. Le rappel muet de la légendaire Zaphyra survole le ciel tel un présage nocturne. Il disparaît subitement à l'image d'une étoile filante.

Je veille.

J'attends l'aube, l'heure du départ pour Larbâa.

Sur ma table de chevet, des piles de journaux, de la musique, des croquis, des carnets. Sur l'amas de papiers siège le roman de Laârej, *Le Livre de l'émir*, lu et relu.

J'ouvre le récit au hasard des pages...

Me voici en 1838.

C'est bouleversant de découvrir comment l'Histoire nous enseigne le passé au présent. Dans son entreprise d'affronter l'armée française, le guerrier soufi sollicite *Igawawen*, leur réclame des hommes, une contribution, une réserve d'arsenaux. Mais que savons-nous de cet épisode ? Que savons-nous de cette histoire peu transmise ?

Je dépose le livre, m'allonge dans l'obscurité. Je laisse me parvenir l'écho ressuscité de l'armée du chef qui brave les vents et les pluies, cheminant de l'Ouest vers l'Est, sillonnant les lits des vallées, longeant les pieds des massifs, déjouant les colonnes ennemies.

Depuis ma rêverie tout aérienne, je vois le régiment de cavaliers rouges surmonter des vallons, semblable à un vaisseau déchirant une mer déchaînée. Je discerne les chants des hommes qui, à la nuit tombée, s'accordent un répit. Comme des ombres, ils se recueillent agenouillés sous un olivier.

Tentant de sonder le battement du lieu qui avait vu se déployer la geste du guerrier, je m'étais souvent retiré dans les salles du musée dédié à sa mémoire, au creux de Miliana, autrefois sa capitale. Désormais inoffensive, l'épopée conclue par un renoncement sommeille sous les galeries, entre les tableaux et les rideaux, les étendards et le reste des arsenaux. Selle sans cheval, sans cavalier.

L'ancienne manufacture avait cessé de tourner, les ruisseaux ont désappris l'art de chanter : on ne les entend plus. Le silence s'entasse sur l'oubli, les deux réunis dans un figement de minerais. Au centre du jardin public, l'effigie de l'Égyptienne se maintient debout ; elle s'évertue à afficher un faux calme dans la paix de l'endroit, empreinte des moines disparus.

Je veille.

Ma mémoire bouillonne comme si le ciel de Miliana tenait à se confier, à révéler son âme blessée. Elle déroule un fil d'événements, tente de retracer la généalogie du mal. Aussi loin qu'elle remonte, des drames réveillent d'autres drames que n'apaiserait aucun chant héroïque.

Le sanctuaire de Sidi Sbaâ, bien qu'en délabrement, pourrait raconter les combats du 8 juin 1840. D'autres douleurs sont venues s'accumuler sur les plus anciennes : le 11 novembre 1843, à Oued El Malah, après avoir

maintenu ses luttes dans le Titteri, Mohamed Ben Allel trouve la mort. Le résistant tombe après avoir refusé toute idée de soumission, après avoir rejeté toute offre de reddition, après des années de ténacité face aux forces du général Tempoure, soutenu par le Maréchal Bugeaud. Contrariée par tant de constance, la sauvagerie coloniale le décapite et expose son crâne sur la place publique à Miliana, puis à Alger, avant de se résoudre à le ramener au mausolée familial à Koléa.

Aujourd'hui, quelques poèmes épiques perpétuent l'exploit de l'insoumis sur les hauteurs d'Arib. Mais qui les saisit ?

Les blessures hantent nos récits qui s'ouvrent à l'image d'un inventaire ; ils s'apparentent à un catalogue d'horreurs. Le rond-point de la fontaine de Miliana n'a jamais réussi à évacuer le dénouement de la bataille de Guergour, ni à éloigner les spectres des corps mutilés par l'armée française.

C'était à la mi-octobre 1957 : la bataille d'Alger venait de prendre fin, emportant Ali Ammar, Mahmoud Bouhamidi, Omar Yacef et l'unique Hassiba Ben Bouali. Quittant la Casbah défaite, les régiments déjà excités par l'odeur du sang débarquent à Miliana. Ils viennent à l'assaut de ses monts, au secours des colons des environs

qui sentent l'épilogue advenir. Ils poursuivent des rebelles conduits par Si Abdelaziz, connaisseur du refuge, ses secrets et ses replis.

On dépêche Bigeard qui n'était pas fatigué de la mort donnée à Saïgon et Hanoï. Après l'Indochine, il enchaîne sa guerre en Algérie, contre un autre peuple dépouillé. Il n'avait pas tiré de leçon de Diên Biên Phu. Remis à peine des coups reçus dans les Nememchas, le général belliqueux, toujours aussi rancunier, atterrit au pied du Zaccar pour en finir avec l'âme de la résistance, avec « *ces créatures illuminées qui ne vivent que pour l'indépendance de leur pays ; ces femmes et hommes illettrés, humiliés, qui trouvent encore, on ne sait où, la force de dire non après plus d'un siècle de domination ; ces êtres insignifiants qui osent malgré leurs apparences affamées contester l'autorité française* », devait-il se dire.

Il encercle Miliana de nuit ; il occupe son centre, contrôle ses entrées et ses sorties, ses points stratégiques. Au réveil, les habitants découvrent des colonnes de parachutistes en parade, répandant leurs chants arrogants : *être et durer*. Mais peut-on intimider une population endurcie par un siècle de confiscation ? Peut-on entretenir un mensonge démasqué ?

Leur mise en scène terminée, les légionnaires fiers de mourir impassiblement et de tuer froidement, arpentent les sentiers, les ravines, les alentours de la

citadelle, évacuant les faubourgs des Anasser, Aïn Berkouk, Zougala, Korkah. Ils fouillent les maisons, les commerces, les ruelles, tout endroit suspect. Ils ratissent les environs boisés. Un accrochage survient au bout d'une semaine de guet, dans un combat déséquilibré : plusieurs morts des deux côtés, les insurgés éliminés.

Dominer l'adversaire ne suffit pas à ces concurrents qui se croient d'un rang supérieur. Il leur faut cultiver cette conviction blottie dans la mystification coloniale ; il leur faut humilier le rival et voler son humanité. Alors ils s'acharnent à exhiber les silhouettes exterminées, à souiller les peaux des paysans qui n'avaient qu'un tort : réclamer leurs terres, leur dignité.

Il arrive que des hommes survivent au pire pour mieux le reproduire. Sinon comment une vieille nation a-t-elle pu dépêcher des hommes libres pour tirer sur d'autres hommes qui aspirent à vivre libres ? Cette question taraude les lieux, et campe sur la ferme Michalet, les ruines de son château.

Quant à la fresque en hommage aux suppliciés, réalisée par Zazak, l'artiste milianais que la mort avait surpris dans son exil à Avignon, le 14 août 2001, il y a 20 ans, presque jour pour jour, elle reste dans l'abandon en cet été 2021.

À qui la faute ?

Notre Histoire lègue à chaque descendance un lot d'épreuves. N'avons-nous pas, ceux de ma génération et moi, passé notre enfance dans la mitoyenneté de l'horreur ?

J'avais 13 ans quand nous nous sommes réveillés sur l'effroi qui s'était emparé de Sidi Sbaâ la nuit du 13 septembre 1998. Au pied de Miliana, à quelques enjambées de chez moi, la folie intégriste arrache la vie à 37 âmes innocentes, surtout des femmes et des enfants.

On a beau pleurer aussi abondamment que Thala Ouchiba, rien ne pourra réparer la perte d'innocence qui marque une enfance. L'abjection abîme le lien qui nous enracine à notre terre où nous errons effrayés, fuyant la rencontre de frères dupés, transformés en bêtes. Nous avons longtemps évité nos forêts, Aïn N'sour, Tizi Ouchir, le sommet de Riyacha, Aïn Tourki et ses villages dépeuplés. Nous avons renoncé à randonner, à s'éloigner jusqu'à Ddar Echanbit, à atteindre Taliouine. Renoncé à monter au mont Tazrouts, à explorer El Mroudj, camper sous ses cèdres.

Puis l'oubli est venu inonder nos mémoires.

Tout s'accélère et se brouille.

Le temps perd sa trame, perd toute texture.

Mais même dans la proximité des urgences, nous nous sommes entêtés à garder le cœur digne. Même quand le ciel refusait de livrer une goutte d'espoir, l'art de l'optimisme se tenait présent. Il nous a appris à aimer la vie, à priser le goût des choses simples : jouer de la guitare, déguster un café, apprécier une chanson.

Je veille.

La nuit paraît rallongée par mon impatience.

J'attends, le corps transis par l'urgence de partir, le devoir d'apporter mon soutien.

De la pile de mes papiers, un autre livre dévoile sa face et force mon attention. Un recueil de poèmes illustrés, un cadeau reçu d'une étudiante de lettres lors des manifestations à Alger. Sur sa couverture jaunie, l'œuvre affiche son titre fier, *Matinale de mon peuple*. C'est une édition épuisée, datant de 1962, seuil de nos promesses peu assouvies. Je me noie dans les vers de Sénac :

*Cette petite flûte de nos montagnes
Où la liberté s'engouffre,
S'unit au souffle de l'homme
Et chante*

La douceur de la flûte d'Idir me regagne en lisant ce poème. J'ai dix ans quand je découvre les berceuses que

me faisaient écouter mes oncles militants ; ils sillonnaient le pays, cultivant le vœu d'une patrie éveillée. Je me réapproprie avec Idir cette langue qui était mienne de manière souterraine. Son verbe revient habiter ma chair. Ses accents me font voyager du Chenoua aux Aurès, de Béjaïa au Hoggar, en passant par Tlemcen et les coteaux du Dahra. Le sens des chants se révèle familier, je l'effleure à travers les sonorités.

Le cœur battant, je déclame le poème de Sénac, et prolonge ses mots par l'écoute de la chanson *Adrar-nu* d'Idir, la brûlure habillée de douceur :

*Xas d-ijij yeryan
Ney d-adjel yessan
Xas d'azru yehfan
Hemlay-k ay adrar-inu*

*Sedaw igenwan
Yekcem ger yitran
Nettargu deg-ussan
Et dgi lhif ur d yettnulfu*

*Ay akal imeyban
Ur yelli win yerwan
Ikelxay zman
Amzun newwi daewesu*

*A nnif iy yeččan
Ah ya ttar aberkan
I nettara s-wurfan
Imi nyil dges dwa n-helu.*

Malgré tes étés incendiaires
Ou les neiges encombrant les terres
Malgré ton relief d'enfer
Montagne, je t'appartiens !

Sous tes sommets qui percent les cieus
Épousent les étoiles, les astres nombreux
Nous rêvassons de jours chanceux
Qui vaincraient nos épreuves...

Oh ! Pays des damnés
Parcelle des pauvres, des âmes éprouvées
Trahis par le sort acharné

Nous voilà dispersés, en errance !

Et cet orgueil qui nous dévore
Ce désir de revanche à tort
Nourrissent notre drame encore
Telle une fausse réponse !

J'écoute Idir, et, déjà, toutes mes pensées sont sur les flancs brûlés de Tizi Ouzou.

Sur les réseaux sociaux, une bénévole annonce avec alarme : « *Nos frères doivent se mobiliser. La tragédie est absolue ici. Faites quelque chose là où vous êtes !* » Elle lance son cri d'une voix nouée, accompagnant la séquence d'une maison gagnée par le feu. Sur le film, on distingue même un troupeau de bêtes qui errent, terrifiées, entre les véhicules surchargées de femmes et d'enfants en panique.

Je m'attarde sur mon téléphone. Le hasard des suggestions me conduit vers l'assassinat de Boudiaf, le 29 juin 1992, l'été de mes huit ans quand je m'entraîs brutalement, comme nous tous, dans notre destin algérien.

Combien de deuils depuis ce lundi ?

Combien d'espérances assassinées ?

« *Djamel, tu ne dois pas succomber au pessimisme !* », me dit la voix intime, désormais réconfortante.

À chaque fois que le défaitisme tente de se frayer un chemin dans ma détermination, je visionne le concert de Hasni au stade du 5 juillet, en 1993. Je replonge dans cette foule communiante. Je me laisse emporter par l'énergie de cette assemblée, me faufile imaginativement entre mes jeunes compatriotes, sous l'attention de policiers protecteurs.

L'espace de quelques instants, je suis au cœur de l'enceinte.

Je l'ai prénommée Dassine, la jeune fille qui s'invite sur scène pour saluer Hasni. On la voit surgir, la chevelure déliée, l'œil franc, le sourire fraternel. Elle se lance avec confiance, contredit en un seul acte toutes les tentatives de nous ravir notre part de poésie, notre part de beauté, notre part de liberté.

Je revois Hasni qui ouvre grand ses bras, désireux d'accueillir, à travers Dassine, toute cette jeunesse débordante. Il les ouvre grand pour diffuser ses ondes aux quatre coins du pays meurtri.

Et les titres s'enchaînent :

راه مازال كايين
علاش قاعنقطعو لياس؟

Tout se révèle signe pour qui sait lire entre les lignes des événements. Ce soir-là, Hasni chantera en dernier, mais jusqu'à l'aube ; c'était son ultime concert, le plus long, le plus beau. Le drapeau à la main, il communiera

longuement comme s'il savait, au fond de lui, que c'était un adieu.

Ce soir-là, plus que des chansons, Hasni récitait un serment :

راني خليتهاك أمانة
تهلى فيها ما تغينهاش

Nos petites amours se sont toujours mêlées à l'amour du pays, éperdu.

نخدع عمري
هذا شي محال

Savait-il à ce moment-là, sur cette scène partagée, devant plus de cent cinquante mille cœurs réunis, dans cet Alger sous couvre-feu, que moins de deux ans le séparaient de son assassinat à 26 ans ?

Je replonge dans le film de Hasni. Je scrute les regards aimantés de mes aînés ; je considère leurs faces réjouies malgré ce chagrin sur leurs corps empêchés, leurs corps qui dorment avec le fracas des détonations. Les malchanceux vont, des années durant, affronter corps à corps la terreur. Certains cèderont leurs vies, d'autres perdront le goût d'exister. Comment survivre au spectacle des frères qui s'entretuent ?

Pourtant, avec Hasni, après Hasni, nous avons continué à magnifier nos plaintes, à les habiller de

chants consolants. C'est par la chanson que j'ai appris à aimer les miens, à l'exprimer. Je n'ai que cet amour pour moteur, pour boussole, pour message

Demain, à l'heure où se réveillent les oiseaux, je m'envole ; je rejoins mon destin. Au-delà de la voix qui m'interpelle, quelque chose m'attend à Tizi Ouzou.

Bien que le cœur soit alourdi de douleur, je pars avec l'enthousiasme qu'apportent les résolutions.

Yemma tentera de me dissuader, elle invoquera le deuil du passé, le souvenir d'Ishaq. Mon père ne sera pas surpris. N'est-ce pas lui qui m'a transmis la dignité comme conduite ? N'est-ce pas lui qui m'a appris à désirer une patrie solidaire ? Il comprendra, mon père. Il saura choisir les mots dans son silence précieux. Il sait cultiver la retenue, trouver les paroles qu'il faut au bon moment. Il est calme et lumière, si Noureddine.

La musique est la thérapie de l'homme. Je m'apaise avec une ballade d'Alla el Bechari. Je laisse tout ce qui me fait mal ressortir. Les yeux clos, je laisse les vagues sableuses du Sahara me bercer, me laver l'âme, me soulager l'espace de quelques instants dérobés à la violence de l'Histoire.

Un dernier repos avant l'envol.

Chapitre 2

Montagne de lumière, montagne amère

Atteindre le sommet de Larbaâ Nath Irathen en de jours heureux, s'offrir la vue sur les villages qui se suspendent aux crêtes, c'est comprendre intuitivement, dès les premiers instants qui annoncent la nuit, que l'âme se nourrit de l'espace. Sur ce théâtre, elle découvre un refuge propice au recueillement.

Qu'on rentre d'exil ou qu'on vienne d'ailleurs, sur ce volcan tiédi, son corps recouvert de chênes et d'oliveraies, on peut capter les ondes de la mémoire, saisir les fuseaux de l'Histoire. Le site vous installe dans une posture de guetteur, sur un point qui parraine tout le pays. Il vous murmure ses devises à la conscience : « *Préférer la solitude à la soumission, l'isolement à l'effacement.* »

Comme à Miliana, les lieux semblent surchargés d'évocations. Les blocs rocaillieux qui ceignent le terrain paraissent surpeuplés, chargés de passé. Les pierres ont vécu tellement d'événements qu'elles pourraient irradier de leur révélation les têtes attentives. Il y a sur ses altitudes une forme de hauteur sur la géographie et les époques, une hauteur d'où l'agitation des vainqueurs paraît un cirque ridicule. L'endroit a su cultiver le souvenir des

assauts qui se sont succédé pour mieux s'arrêter à ses pieds.

Se promener sur ce belvédère par temps chanceux, c'est s'accorder la joie d'une perspective jubilatoire. Au sud d'abord, une présence tutélaire force l'attention : la chaîne du Djurdjura, massive, imposante, alterne les teints au fil des saisons, au gré du soleil ; elle adopte des allures au charme tranchant, révélant un caractère granitique qui raconte des âges immémoriaux.

Depuis les terrasses des cafés, on peut deviner, tout au Nord, sous une lumière lessivée, la présence de la Méditerranée ; elle s'allonge dans toute sa rondeur derrière les massifs d'Ath Jennad et d'Iflissen, autrefois refuges de marins et fiefs d'armuriers. Sur cette même côte, Tahar Djaout, l'homme de plume qui honorait la poésie, se repose. Lui qui tenait tellement à la vie dort désormais dans son village, à Oulkhou, bercé par l'écho des vagues. Il veille sur Azeffoun, berceau d'artistes, source de refrains marins.

Vers le côté est, on surprend d'abord la pointe de Tamgout ; là, pas loin, installée entre mer et montagnes, la forêt de Yakouren s'étend et monte légèrement pour rejoindre Akfadou et ouvrir les portes sur Béjaïa. À l'ouest, en contrebas, on peut

repérer la ville de Tizi Ouzou, assise sur une butte, enserrée au creux de la vallée. Le Col des Genêts s'élève assez pour dominer le lit du Sébaou, et redescend vers l'ouest, ouvrant un val étroit qui rejoint Boumerdes, Alger. Je suis certain que la voix attachante de Samy el Djazaïri y est restée accrochée aux ruelles, aux murs des cafés.

Sur la plate-forme de Larbaâ Nath Irathen, on vient se ressourcer. L'espace tourmenté qui, comme Miliana, avait longtemps gardé sur ses flancs le secret de la cerise, offre un repos rare autour d'un café, d'une chope. Des bords des tournants, on peut surplomber les toitures en tuile, les façades chaulées, les champs et les clairières défrichées. Sur chaque versant, sur le dos de chaque pente, autour de chaque maisonnette retirée, sont dessinées des potagers et des vergers tracés tels des motifs d'une broderie. On dirait des tapisseries de l'artiste Baya.

Mais arriver à ce pic en ce jour d'août 2021, c'est se retrouver face à la désolation, plus bouleversante que sur les écrans. Le ravage a noirci le ciel et les sols où l'on distingue les torsos squelettiques d'oliviers fumants. Comment ne pas penser au traumatisme du napalm ? Marcher ici, c'est dominer, c'est avoir l'abord sur l'abîme qui brûle. Le désespoir règne sur

le décor, surcharge l'atmosphère. On croise des silhouettes qui courent ou errent désorientées. Elles se traînent épuisées, le regard vidé par des nuits d'alerte.

Dans l'après-midi du 9 août, des feux de forêt se déclenchent simultanément sous une température caniculaire. Environ quatre-vingt départs à l'échelle nationale. Une vingtaine en vingt minutes partout à Tizi Ouzou, sur des reliefs à pic à démographie dense. Surprises, les populations se retrouvent démunies, loin des autorités débordées. On manquait déjà d'eau dans les foyers, d'oxygène dans les hôpitaux. Les incendies s'invitent pour tout aggraver.

Des lamentations s'élèvent de tous les horizons, suppliant les volontaires d'intervenir. Chaque requête se fait évacuer par une autre urgence extrême. Il faut soigner les blessés, abriter les enfants, secourir les personnes âgées. Courir affronter les bouffées qui s'accroissent, prenant l'allure d'ouragans, libérant des nuages de fumées, de touffeur.

Le temps se fige sous un couvercle de tristesse, et on voit d'autres cheminées déborder et grimper vers les sommets où nichent des villages. Par une force mystérieuse, les foyers se multiplient, gagnent de nombreux endroits. On ne comprend pas cette

coïncidence, la fureur de ces combustions qui semblent avancer à une vitesse insoupçonnée. Du jamais vu !

« Qu'est-ce qui a bien pu faire naître autant de flammes en si peu de durée dans un territoire aussi vaste, dans un relief aussi inaccessible ? », se demande-t-on autour de moi. Des femmes et des hommes gagnés par l'émotion me prennent à témoin : « Qu'est-ce qu'on a fait de mal pour mériter ce désastre ? Qu'est-ce qu'on veut bien nous prendre ? Qu'est-ce qu'on a pour qu'on nous le prenne ? Pourquoi maintenant alors qu'on était occupés à livrer bataille à la pandémie ? »

Des vidéos spéculatives apparaissent déjà sur les téléphones, signalant des fumées qui se manifestent au milieu des forêts, loin des routes et de toute présence humaine. On évoque des pistes criminelles, des mains pyromanes. Le doute s'infiltré dans les esprits, il aiguise le désespoir. La colère couve alors qu'Aïn El Hammam une déflagration atteint une maternité.

Comment échapper à l'étreinte de l'abattement ?

Il y a quelques semaines, le mois de juillet avait répandu une vague de contaminations au Coronas Virus. La flambée des cas s'engage sous une tension affolante : c'est l'état de guerre. Les bras et les

moyens font défaut, tandis que les besoins augmentent : des flux de patients et de familles s'entassent dans des établissements où les accueille l'impuissance. Les appels de détresse s'enchaînent, adviennent de partout. Les distributeurs d'oxygène subissent les implorations d'une population tendue. Où dénicher le bout de souffle qui sauverait un parent, un fils, un frère, une sœur, un ami, un proche ? Des jours et des nuits durant, les mêmes messages ponctuent les réseaux : « *Lila, 28 ans, a besoin en urgence d'une bouteille d'oxygène.* » ; « *Ahmed, 35 ans...* » ; « *Ouaheb, 42 ans...* » ; « *La famille Saïd ...* ». Ou encore : « *Yazid a succombé, hier...* ».

La moindre lueur est suivie d'une pluie de sollicitations. Les familles guettent l'apparition d'un concentrateur pour soulager des poitrines asphyxiées. On tente de retenir les êtres, on vit dans l'attente d'un miracle pour secourir le fil fragile d'une vie sur le point de s'en aller. On atteint le bout du bout, et on s'accroche le temps de quelques laps gagnés sur la nuit. Des heures d'attente fébrile se suivent, des mauvaises nouvelles échoient avec le même accablement. Les pages de partage prennent l'allure de chroniques nécrologiques. Des décès à n'en jamais finir...

Même à Alger, à deux pas de la Présidence et du Palais du gouvernement, pas loin du ministère de la santé et de l'Assemblée nationale, l'hôpital Mustapha est dépassé dès le 28 juillet : 45 décès en quelques heures. Mal préparés, peu approvisionnés, les hôpitaux souffrent. Alors que doit-on espérer ici, éloignés de tout ?

En réalité, dans les enclaves montagneuses, on s'est accoutumé à ne rien attendre des tutelles. La géographie abrupte forge des êtres tenaces. La dureté, on apprend à la sacraliser : il suffit de poser l'œil sur toutes ces buttes bâties pour deviner l'opiniâtreté qui nourrit les déterminations. C'est de la solidarité, philosophie venue d'ères anciennes, qu'on puise le salut dès que le péril s'invite sur les lieux. Il faut dire qu'il n'a jamais daigné manquer une occasion de frapper.

Face au chaos causé par la pandémie, les villageois s'organisent. On agit dans un geste de survie pour faire venir d'ailleurs des générateurs d'oxygène. Dans une débrouillardise désarmante, on livre bataille au variant Delta : on alerte, on cotise, on se solidarise. Les réseaux sociaux recommandent l'entraide et enfantent un sursaut humanitaire. Même retenue, l'immigration vient aux secours des populations livrées à la démoralisation. Au bout de quelques jours, le soulagement arrive à l'hôpital de

Larbâa Nath Irathen. En pleine nuit, sous les lumières de projecteurs, des bénévoles surpassent tous les obstacles et installent un générateur d'importation. Un mince espoir naît et sauve des vies alors qu'on en perdait dans la résignation.

L'élan s'accélère ; des donateurs et des associations s'ordonnent. Mais cette persévérance désavoue les incompetents qui préfèrent entretenir la diversion pour dissimuler leur impuissance. Ils ressortent la rengaine qui dénigre pour mieux marginaliser.

Pendant ce temps, le tragique, déjouant le répit, saisit la moindre brèche pour sévir. Malgré tous les cœurs à l'œuvre, les incendies surviennent comme pour tout contrarier. Certains y voient une punition.

La situation urge, effraye, émeut.

— Monte avec nous, me dit un camarade en s'accrochant à un camion sur le point de démarrer !
Tu viens d'où ?

— De Miliana ?

— D'aussi loin ? Tout seul ?

— Oui. Avec un peu de chance et beaucoup d'autostop !

— J'espère que tu n'es pas choqué par ce qui se passe ici.

— Je tente de résister au choc.

— Merci d'être venu nous aider ; moi, c'est Slimane ?

— Enchanté, Slimane ! Je m'appelle Djamel. Djamel Bensmaïl au cas où...

Ma casquette vietnamienne vissée au crâne, je me retrouve aussitôt au milieu des hommes improvisés en pompiers. Nous abordons un nouveau départ qui, au creux d'un ravin boisé, ouvre sa bouche et annonce une faim de destruction. Alors que règne le spectacle des décombres, nous apercevons un autre feu se lancer sur le massif voisin, grimper vers Taourirt Moussa, le village de Lounès Matoub.

De l'autre côté de la rivière, d'autres femmes et d'autres enfants abandonneront leurs foyers au désastre ; des vieux impotents seront arrachés à leurs couches pour échapper au feu ; des hommes, peu équipés, tenteront quand même de ralentir l'avancée de la tourmente.

L'urgence ne laisse nullement l'occasion de comprendre, de tout expliquer, mais entre deux interventions, on échange et on se reconforte.

— Tu connais Matoub ? me demande Slimane, en me désignant le village du chanteur.

— Oui, bien sûr ! Qui ne connaît pas Matoub ? J'ai même appris l'une de ses déclamations.

« À mes frères, à mes frères, à mes frères !

À l'Algérie entière !

Des montagnes du Djurdjura

Jusqu'au fin fond du désert,

Montrons notre courroux.

Montrons que nous nous aimons ! »

— Il y a de quoi, me dit Slimane, tout en traînant une lourde branche de cyprès qui lui sert de batte à feu.

Nous reprenons en continu nos combats sur la route nationale 15. Au détour de chaque tournant, au sommet de chaque butte, on découvre la dévastation ; elle règne et répand l'affliction dans les regards. Les plaintes ponctuent les échanges, recouvrent les mots des paysans qui atteignent la route après s'être échappé des demeures cédées aux flammes : « *À quoi bon s'acharner, à quoi bon se battre, à quoi bon souffrir toute l'année, toute sa vie si c'est pour assister à cette damnation ?* », soupire un villageois sinistré. « *À quoi bon ?* », répète-il, désesparé.

Les déferlantes de feux ont emporté la faune, la flore, les panoramas. En peu de minutes, tout passe : les hommes et les biens, les ruches et les vergers, les huttes et les poulaillers, les étables et leurs maigres bétails, les véhicules et les bâtisses.

Menad, qui avait abandonné son salon de coiffure pour se joindre aux bénévoles, m'apprend que la région reste trop peuplée bien que le relief ne s'y prête guère. Elle a toujours été rude avec ses enfants. Souvent, on est réduits à ne compter que sur l'émigration comme issue de secours. Chaque épreuve provoque des exils. Cela fait plus d'un siècle qu'ils sont des vagues à s'arracher de ces lieux.

J'écoute Menad, et entend me revenir la complainte de *La Maison blanche* de Cheikh el Hasnaoui, l'exilé parti mourir au bout du bout de l'Afrique.

Le temps d'une courte accalmie volée au cataclysme, on s'accorde une pause, les instants d'une connexion rétablie. Sur les réseaux, les amis partagent leur tristesse. On tente de la maîtriser avec des mots endeuillés. « *Qui a semé la mort là où l'aïeule a planté la vie ?* », écrit la poétesse Samira Negrouche.

Encore des chocs à subir et des épreuves à endurer, constate-t-on.

Pour exprimer ce sort qui revient réclamer des lots de victimes, un internaute ressort une note du *Journal* de Mouloud Feraoun, un extrait datant du 14 août 1957, du temps où l'auteur était instituteur ici, à Fort-National : « *Les soldats vont dans les champs, explorent broussailles et ravines puis mettent le feu partout. Les olivettes sont calcinées et les oliviers brûlent comme des torches, ainsi que les figuiers, d'autres arbres de rapport. Il s'y passe exactement ce qui s'y passa il y a des siècles, lorsque les Vandales vinrent brûler les plantations romaines.* »

On ne peut ni décrire ni mesurer l'ampleur du saccage en train de s'étendre. Impossible de chiffrer le nombre de foyers, de potagers, de vergers, de champs décimés par le broyeur du feu. La province radieuse sur les cartes postales présente un visage abîmé. Les monts majestueux se transforment en tableaux balafrés.

Il n'y a pas plus chagrinant que de voir des années d'efforts réduites à de la poussière en quelques secondes. Tout le pays gagné sur la garrigue est repris par l'incendie. Il avait fallu des siècles de corvée pour arracher une parcelle arable ici. Il avait fallu une détermination de fer pour gagner l'espace d'une

oliveraie sur les caillasses et le maquis. Il avait fallu une inépuisable patience pour apprivoiser ce sol sauvage. Oui, il avait fallu un serment honoré par une chaîne de femmes et d'hommes résolus pour maintenir la continuation sur ces terrasses creusées comme les rizières d'Hanoï.

Pour un passionné de nature, la peine paraît insurmontable face à ces hectares de verdure avalés, face à la mort qui ravage la vie. Le constat enfonce la menace écologique dans la vue. Ce spectre de fin du monde blesse au plus profond, contamine la chair.

— C'est la loi de la nature, Djamel ! Ça va renaître, me dit Menad pour me reconforter.

Je ne peux m'empêcher de penser à mes échappées à la réserve de Thniet El Had, où je me plaisais à prendre les cèdres pour des trônes de la durée, leur battement sourd pour des hommages à la vie enracinée. J'ai longtemps guetté ces moments où la contemplation se mue en liaison avec la force du vivant. Ces moments où l'on entend les plantes pousser, où l'on sonde les pulsations des troncs. J'ai souvent tenté, à force de recueillement sous des arbres centenaires, d'obtenir le surgissement des lions de l'Atlas, des tigres de Biskra.

Depuis l'enfance, l'inquiétude de ne plus revoir les étourneaux, les grives, les hirondelles revenir égayer le ciel, peupler nos vergers et nos ruelles me seconde tout le temps. J'ai grandi avec un attachement pour les oiseaux migrateurs qui nous ramenaient la rumeur du monde. Que de saisons passées à épier les nichées avec la curiosité presque enfantine de les voir s'envoler, inaugurer un cycle de chant et de liberté !

— Allez, Djamel, ça se calme un peu, on remonte en ville, disent mes camarades.

Nous sommes de plus en plus nombreux à affluer d'ailleurs, à venir apporter une présence. Les sinistrés nous abordent, cherchant une oreille sensible. Embarqué par les interventions, je me retrouve dans la condition d'un reporter tiraillé par le devoir de compatir et l'obligation de participer aux secours. Je n'ai jamais assisté à des scènes aussi poignantes, peinant à croire ce que je constate. « *Jamais on n'avait atteint un tel degré de dégâts* », insistent les personnes rencontrées. La présence de journalistes m'offre l'occasion de lancer un appel à tous nos compatriotes : il faut venir honorer la leçon de bravoure et de solidarité qui s'instruit en toute fraternité ! Dans le bouleversement, seule l'entraide

apporte un semblant de soulagement. Sous les alarmes, on voit se suivre les camions-citernes, s'accélérer des troupes de pompiers bien qu'exténués.

L'émotion submerge les apparences. Le bilan s'alourdit d'heure en heure ; des blessés succombent. Le nombre de victimes se chiffre en dizaines. À Igreb, un village d'Illoula Oumalou, ils sont cinq à mourir à la fleur de l'âge, en tentant de sauver des familles piégées par les flammes. Face à la rage du désespoir, ils n'avaient que l'élan du cœur. Leurs photographies circulent déjà sur les pages de soutien. Ils se prénomment Hocine, Abdennour, Hamidouche, Hakim et Boudjema qui, à 27 ans, venait d'obtenir son baccalauréat en candidat libre. Leurs vies s'éteignent soudainement, plongeant les familles dans l'obscurité du deuil.

La mort est au moindre endroit. Sur le sol cendrex, des tombes creusées à la hâte vont s'ouvrir sous les prunelles d'orphelins. À Agoulmime et Ikhlijene, un nouveau cimetière accueillera vingt êtres de tous âges, emportés à l'aube par la suffocation. Des familles entières partent dans ce souffle fatal. Venus d'ailleurs, des bénévoles y perdent leur vie.

Depuis la N15, on peut examiner les lieux de l'hécatombe où la poussière se confond avec les

cendres. La fournaise y a implanté ses stigmates. Sous un soleil impitoyable, les survivants n'émergent toujours pas du cauchemar. Un homme s'éprouve à nous relater l'embrassement :

— Le feu a tourbillonné toute la nuit du lundi au mardi, passant du massif d'Ath Yenni au versant d'At Irathen. Après une fausse accalmie, on a vu les torches rejaillir dans l'obscurité. Elles allaient à la recherche du moindre lopin ménagé. En moins d'une demi-heure, elles sont devant nous. Que faire ? Où fuir ? Vous connaissez le bilan !

Le scénario se reproduit dès ce mardi.

Au seuil de la rivière qui alimente le barrage de Taksebt, un autre foyer apparaît dès l'aube ; il se lance sur les villages d'Irdjen. Il avale les garrigues qui bordent les bassins, redouble de convoitise. Il monte et atteint les champs d'oliviers, les réduit en charbons ; il élimine la bande de vergers débroussaillés ; s'élève encore, insatiable, pour prendre les potagers qui entourent les habitations ; il aspire les toitures des maisonnettes sous la fumée. Même de loin les résonances de son fracas explosifs affolent les populations délogées. Les villages passent comme des fourrées.

Le feu s'en éloigne, mais laisse des victimes sous un climat pollué.

Sur les hauteurs où je me trouve, tout est poussière lunaire ; seule l'odeur de brûlé les embaume. Les rares élevages sont emportés sous des températures dépassant les 48 degrés. Certains éleveurs ont tenté de sauver leurs bêtes, ils ont laissé la vie. Lounis a perdu un troupeau de brebis et deux jeunes vaches. La ferme créée avec son frère, Lounès, a péri. « *J'ai tout perdu. Je ne dors pas. Impossible de trouver le sommeil. À ce rythme, je vais perdre la tête !* », dit-il, la gorge nouée. « *Tout est parti en moins d'une heure. Moins d'une heure ! Toutes nos bêtes, tous nos stocks, tout le hangar, tout notre travail depuis des années* », enrage-t-il. « *Tout notre travail est anéanti ! Tout ! Tout est parti en fumée ! Tout ! Je ne sais pas comment nous relever ?* »

« *Le pire, c'est de voir nos bêtes mourir sans pouvoir les secourir ! Des bêtes qui ne peuvent ni parler ni comprendre. On les a vues naître, grandir ; et on les retrouve figées, asphyxiées. Des images insoutenables !* », ajoute Lounès qui nous raconte leur entreprise, leurs espoirs et leurs obstacles. Leur collecte de lait était modeste. Une partie partait chez un copain fromager, l'autre vers l'usine. Les comptes tenaient malgré les difficultés. Les jumeaux se sont investis dans leur élevage pour

tenter un projet adapté aux montagnes. Ils avaient sélectionné des brebis de race endémique, *Tazegzawth*, une espèce peu capricieuse qui s'adapte au relief, au froid et aux chaleurs. Cela mettait de la vie, du charme dans les parages, les maigres pâturages. « *Et voilà le résultat : tout est détruit ! Tout est fini !* », termine Lounis, résigné, les paupières remplies, avant de se retirer pour pleurer, seul.

Les alertes se suivent.

Incessantes.

À peine un foyer est-il éteint, que de nouveaux cris percent : un autre démarrage s'étend à quelques encablures des habitations. À chaque appel, c'est la ruée avec nos branches, nos pelles, nos bras nus. Il faut courir, sauter dans un véhicule, rejoindre les groupes en chemin. Et les combats reprennent.

Le temps d'un répit, on peut examiner le visage d'Ath Yenni, découvrir sa tristesse née des morts de la veille. On distingue la mine peinée des villages où sont nés d'illustres noms : « Boumendjel, Mammeri, Idir, Arkoun... », me les cite Slimane, un brin fier. De chaque bout de terre surgit une chanson, déchirant les fumées : je pense à Hamdi Bennani dont le grand-père était déraciné d'ici pour s'établir à Annaba ; à Slimane Azem, mort exilé, loin de la

patrie chérie ; à Amar Ezzahi dont on reconnaît le village natal sous les rochers du Djurdjura.

La blessure est partout où porte le regard.

Je ne reconnais plus le terroir que j'ai visité en d'autres occasions, le site au charme tourmenté, surtout le soir quand il laisse se dessiner ses cimes, ses crêtes, dressant ainsi l'immensité d'un territoire réchauffé par le flamboiement du soleil couchant ; quand le lieu s'érige comme le centre d'un cercle d'où l'on pourrait recueillir l'écho des Aurès, du Dahra, des Babors, et même intercepter les cris de ceux qui *brûlent* la Méditerranée.

Cette montagne a connu bien des exils. Des hommes sont partis dépouillés jusqu'à atteindre la Syrie, le Liban, la Palestine, des îles océaniques ; d'autres, arrivés dépossédés d'Alsace et de Lorraine, sont venus les remplacer. Un siècle plus tard, quelques Palestiniens trouvent refuge sur ces champs de retranchement où l'on semble discerner les poèmes de Darwish entre les olivettes. L'esprit des lieux imprime à mes compatriotes une forme de solitude antique, un exil contestataire.

Quand il ne vous pousse pas à s'établir loin, l'endroit vous entraîne vers la *khalwa*, retraite spirituelle. « C'est sur ce sommet, commence

Abdenour, que M'hamed Ben Abderrahmane *Bou Qoubrin*, dit Sidi Abderahmane, fondateur de la *tariqa Khalwatia-Rahmania*, était venu recevoir sa scolarité et étudier le coran au sein de la zaouïa du Cheikh Ibn Arab. Ici, au cœur de *Djebel el nour* comment on le désignait alors, le jeune soufi obtient ses premiers apprentissages avant de rejoindre le Caire, *Al-Azhar*, où il sera surnommé *el Djourdjouri*. Il aurait visité le Darfour, le Soudan, l'Inde et toutes les contrées du Moyen-Orient, enchaînant trente années d'études ponctuées par des retraites. En 1770, la cinquantaine bien érudite, il rentre à Boghni où il installe une zaouïa et se consacre à la rédaction de manuscrits.

Pour faire rayonner largement sa parole, le soufi gagne Alger, El Hamma où, malgré les intimidations des oulémas, adeptes du rigorisme officiel sous la tutelle ottomane, il établit une seconde école prônant une religiosité bâtie sur l'effort et l'ouverture. Hospitalier, il nourrit pauvres et mendiants, héberge veuves et orphelins, accueille métèques et étrangers. Il passe ainsi un quart de siècle à initier des fidèles, à diffuser ses enseignements. C'est dans son sillage que grandit Sidi Ameziane El Haddad, chef spirituel qui conduit la révolte des Mokrani.

Mais il y a une fin à tout. En 1793, il se replie dans son village natal où il meurt à l'âge de 73 ans.

Aujourd'hui, deux mausolées honorent le saint homme, à Aït-Smaïl et à Alger. D'où le nom *Bou Qoubrine*, l'homme aux deux tombeaux.

La voici résumée, la vie de Sidi Abderrahmane », conclut Abdenour.

Il essuie son visage où se mêlent la sueur et la suie, et ajoute d'un air plaisantin :

— Et toi, *ya si Djamel*, tu dois avoir deux cœurs pour venir d'aussi loin brûler avec nous ici !

J'en souris :

— Je n'ai qu'un cœur, mais il me déborde souvent ! C'est lui qui me dépêche loin de Miliana. C'est lui qui m'a fait atterrir ici.

Abdenour, lui, n'a jamais quitté son nid. Soulagé de voir ses ruches épargnées, il me parle de son quotidien. Son domaine ? Les abeilles et le miel. Sa passion ? Les chants mystiques accompagnés au *bendir* : « *C'est la transe garantie !* », assure-t-il, en me tendant une bouteille d'eau. Issu d'une famille de poètes errants, il vénère Mokrane Agawa, élève de Cheikh Sadek el Béjaoui, dont il retrace l'aventure : un demi-siècle de chansons, de louanges, de refrains religieux, unissant sa voix andalouse aux voix des femmes et des hommes, psalmodiant tous en chœur. Et un bel hommage rendu à sa montagne de naissance qu'Abdenour se met à fredonner :

*Larevâa n at iraten
A tin um izzin ssur
D ul-iw ikem id yemekten
Yectaq, yevya akem id izur*

*Larbâa Nath Irathen, mon nid
Citadelle qu'entourent les remparts
C'est mon cœur qui te chérit
Impatient, il veut te revoir*

Mais Abdenour a beau abandonner l'école, troquer son cartable contre une besace, les livres lui collent aux mains. C'est en autodidacte qu'il a tout appris. Les faits, les noms, les dates garnissent ses discussions. Il a à chaque instant une histoire à dérouler, prolixes dès qu'il s'agit d'accrocher une anecdote sur un village, un patronyme, tout en ponctuant ses exposés d'un humour digne de Fellag.

— Je viendrai un jour à Miliana chercher quelques greffons, me promet-il.

— Je guetterai ta venue depuis les cyprès des remparts.

La cinquantaine, débonnaire, Hacène propose des beignets aux pompiers, aux volontaires. Je l'aborde à l'ombre des camions-citernes, et j'apprends, à ma surprise, qu'il connaît Miliana, el Khemis, tous les maquis Aïn Defla où il avait passé son service en 1994, où il avait perdu six compagnons, dans une embuscade. Dans son récit, cela semble dater de la veille ; il les évoque et les

nomme : Omar, arrivé d'Annaba ; Mourad, natif de Tlemcen ; Kader, enfant de Constantine ; Hafid, Algérois de Kouba, passionné de foot et fan du MCA ; Sofiane, né à Sidi Bel Abbès ; Amokrane, pêcheur de Dellys, fou de guitare, de flamenco. « *Nous n'avons connu que des déchirements* », me confie Hacène avant d'aller poursuivre sa distribution.

Mais comme le sort s'écrit avec ironie, on apprend en fin d'après-midi qu'une vingtaine de militaires ont été emportés à leur tour en tentant d'apporter secours aux populations. L'appel perçant d'un soldat sur son téléphone déchire les cœurs. La masse de bénévoles se rue sur les lieux des pertes ; elle fait reculer la menace, mais elle ne peut changer le dénouement.

En 2012, presque au même endroit, ils étaient une vingtaine de sergents à mourir piégés par les neiges. Ils étaient jeunes, originaires de toutes les régions, me rappellent les camarades.

Malgré le chaos, des mots raisonnés apportent de l'apaisement : « *J'ai plus de soixante ans*, me confie un retraité, inspecteur d'éducation, venu assister les volontaires. *Des incendies, on en a toujours connus, mais de cette ampleur, jamais ! Quelque chose a changé. Au-delà*

des négligences, au-delà des imprudences, au-delà de la responsabilité humaine, au-delà des pistes criminelles, le climat y est pour quelque chose si les feux font rage. Les chaleurs y sont pour beaucoup. On enregistre des records d'année en année. Ça brûle en Grèce, en Italie, en Croatie, en Corse, en Provence. Tout le contour méditerranéen est touché. Et même la Sibérie et le Canada. Les feux ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils se multiplient, deviennent extrêmes, souvent meurtriers. On doit s'adapter au changement, s'habituer aux épisodes caniculaires et aux embrasements spectaculaires parce que cela va recommencer incessamment. Il faut s'équiper, former, sensibiliser. Échapper aux polémiques, déjouer la panique, dépasser le fatalisme. Avec ces dizaines de morts, il est temps de voir les choses en face et agir. »

Mais la raison se sait inaudible. L'épreuve dépasse toute force en ce mardi de deuil. Le ciel reste sinistrement vide. Aucun canadair n'est venu le survoler, larguer une goutte d'eau, un grain d'espoir.

Sur les réseaux, à la radio comme aux journaux télévisuels, on insiste sur la responsabilité criminelle, ce qui aiguise la colère.

Et quand tout déraile, la suspicion se réveille, s'empare des sens. Elle installe ses desseins dans quelques tentations ; elle fermente un sentiment de

vengeance ; elle réclame des coupables, même des boucs émissaires.

Elle veut du sang, même innocent.

J'ai peu dormi depuis deux jours.

Mon esprit, gagné par la fatigue, me ramène des siècles en arrière. Le nom du Cheikh Sid Ahmed Ben Youssef, l'érudit soufi, passionné de nature et d'agriculture, le voyageur qui a écumé ces montagnes aux alentours, m'est revenu en tête. À sa mort, en 1524, il y a cinq siècles, on attache son cadavre à sa mule, et on la laisse le traîner jusqu'à ce qu'elle s'arrête toute seule ; à cet endroit, on enterre le saint homme. Sa tombe devient sanctuaire, lieu de pèlerinage, à l'entrée de Miliana.

Pourquoi cette réminiscence ?

Pourquoi ici ?

Pourquoi maintenant ?

Chapitre 3

Un ciel si cruel avec ses chardonnerets

Ce mercredi voit s'alourdir ses allures.

Quelque part dans le cheminement de cette terre, une trame se serait déjà nouée : le drame attendait un prétexte, prêt à l'explosion dans le dôme de Larbaâ Nath Irathen.

Ç'aurait pu être ailleurs, n'importe où, mais c'est ici que la tragédie, honorant son rendez-vous, décide de frapper. C'est ici que la tragédie décide de frapper sur la porte d'un autre malheur comme si les morts accumulées en trois jours ne suffisaient pas à assouvir sa faim de sacrifice.

Elle décide de frapper à Tizi n Semlal, autrefois Porte du Djurdjura. Elle décide de frapper à l'entrée de ce sommet où le maréchal Randon, vainqueur punitif sur cette province, décrétée française, pose, le 14 juin 1857, la première pierre de la ville-citadelle interdite aux indigènes de 1871 à 1962.

Il y a vingt ans, le 14 juin 2001, soit cent cinquante ans plus tard, Alger allait fermer ses portes aux siens, nombreux à partir d'ici conduire la *Marche noire* contre l'injustice.

D'ici justement, on distingue le pic d'*Azro n Dhor*, pointe à deux mille mètres d'altitude d'où l'on peut

découvrir toute l'étendue du Tell, recevoir l'écho des Hauts-Plateaux, repérer les arêtes de l'Atlas, héler les monts Babor et du Dahra. Sur ce col de Tirourda, vers 375 de notre ère, le prince berbère Aferma aurait trouvé son ultime refuge après avoir fui Miliana, cédée à regret au général Théodose.

Affaibli par la déconvenue, accusé de fratricide et frappé de trahison, l'insurgé se serait retiré sur cette élévation pour trouver la mort, vaincu mais digne. Tenant à célébrer leur triomphe, des Romains seraient venus chercher sa peau, réclamer un trophée.

C'est ici que, ce mercredi 11 août 2021, vers 16 heures, des grilles se referment sur moi, Djamel Bensmaïl, né le samedi 23 février 1985 à Miliana, à flanc du Zaccar.

Soudain, on m'interdit d'être innocent, on contredit mon cœur sincère.

Des frères me jettent la pierre.

Sous un torrent de suspicion, la tragédie prolonge une rumeur qui se répand aussi follement que les incendies. Une rumeur qui grossit, prend le pas d'une bête immonde. Une rumeur qui anéantit le temps, annule le présent, efface la mémoire.

La rumeur se déverse dans les rues. Elle envahit les lieux. Elle propage son infection, fait converger ses vœux : colère, vengeance, violence. À défaut de vérité, à défaut de preuves, elle dispose d'un canal, d'un effet de révélation qui justifie les accusations relayées sur les téléphones. Elle se glisse, s'infiltré, s'insinue dans les échanges. Elle draine des inconnus, entraînés telles des âmes perdues.

Surgie d'un instant fou, la rumeur s'amplifie et finit par éteindre l'intelligence. Née de l'erreur, nourrie de mensonge, elle enfante la faute : elle me désigne coupable. Elle s'empare de la foule qui agriffe ma personne. Elle séduit les rageurs qui m'isolent, m'encerclent, me retiennent dans la nasse.

La rumeur triomphe comme une saleté qui appelle à l'épuration. Et les cœurs cessent d'être des cœurs.

Ce mercredi, par un concours ourdi on ne sait par quelle fatalité, je me retrouve au cœur de la rumeur comme on se réveille assiégé. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant, après tout ce chemin ? Pourquoi aujourd'hui alors que les feux ne sont pas encore éteints, que les victimes ne sont pas encore inhumées ? Pourquoi ici alors que le deuil sature les lieux ?

La suspicion soutient son verdict sans aucun procès. Elle offre un innocent au fracas. On quitte si brutalement l'épopée pour l'infamie, le réel pour le cauchemar. Me voici, moi, l'oiseau crédule, dans une cage policière pour échapper aux coups.

L'aberration prend à présent des visages frères. Elle est désormais masse aveuglée. Elle me hurle dessus. Elle me poursuit, secoue l'habitacle qui m'abrite. Elle veut m'arracher de ma case.

Il n'y a rien à faire face à l'exaltation aliénée des hommes. Rien à dire. Les mots se consomment et s'éteignent avant d'atteindre ma langue.

Je suis là, cerné, après avoir éprouvé toute la souffrance de ces hommes s'apprêtant à ouvrir la voie de la cruauté qui succède à la méprise. Je vois des camarades attisés ; le feu de la colère les consume comme des brindilles. Ils ne peuvent s'arrêter ; l'égarement les emporte dans son déversement.

Le vacarme croît, il m'entoure, mais j'ai le cœur érigé au fer des montagnes de Zaccar, de cette terre nord-africaine si malmenée qu'elle intimide toute tragédie. Je suis objet de spectacle, et spectateur de mon oppression. Que puis-je faire de cet intervalle insensé ? Ai-je le temps de penser à *Yemma*, aux miens ? Ai-je le temps de penser à l'immensité de

Miliana et ses vallées ? Ai-je le temps de penser à mes toiles entamées, mes carnets inachevés, mes compositions ? Reverrai-je le sourire fervent sur la face des camarades ? Les joies avec les amis ?

Que puis-je dire, faire alors que la masse honnit l'oiseau empoigné ? Que penser alors que l'incompréhension submerge mon crâne ?

On ne reconnaît pas un traquenard quand on y prend part. Les oreilles bouchées, la foule chevauche un délire ; elle n'écoute pas, elle ne comprend pas, elle ne veut pas comprendre. Je vois disparaître les mots réfléchis qu'on refuse d'entendre.

Le fracas augmente, mais ce sont des chants qui résonnent dans ma tête comme pour repousser le trouble.

Ce qui me rejoint maintenant que la monstruosité m'encercle, maintenant qu'elle me détient, ce sont les refrains s'échappant des stades :

شكون السبية؟ وشكون نلوم؟

Qui accuser ? À qui le tort ?

C'est peut-être ma part de ferveur qui intervient, s'interpose, installe aussi sa voix. Mais ce qui me réintègre avec insistance comme pour contrarier les clameurs de la terreur, ce sont nos chansons de

communion quand, venus de partout, on sillonnait les rues d'Alger ; quand, unis, on quêtait un vœu de dignité, les mines réjouies par un printemps précoce.

J'ai vécu ce moment-là, j'ai vu Alger délivrée. J'ai vu la capitale qui sourit, sortie de sa somnolence, remise de toutes les outrances. J'ai vu Alger m'ouvrir ses bras, ses terrasses, ses musées, ses hauteurs, sa baie et sa Casbah. J'ai vu ce février ensoleillé se refléter sur nos faces soulagées. J'ai vécu ce moment-là, et j'aurai à jamais les poumons remplis de fierté, la langue de poésie, la gorge d'hymnes. J'ai vécu ce février venu honorer mes 34 ans.

Je recouvre ce moment d'union : il revient apaiser ma vue, apaiser mon ouïe, me consoler dans le réduit qui me conduit sous les huées.

Je le revois et je l'entends, ce renouveau qui nous irradie d'une lumière cuivrée, luisant dans nos rétines, ne pouvant plus de s'ouvrir sur la honte. L'heure de la délivrance, on l'aborde en marchant, en chantant, en parcourant les grands boulevards sous la brise iodée, entre les façades chaulées. Elle s'approche, inéluctable après chaque pas. On la voit tinter dans le regard des femmes et des hommes, joints par le même désir : vivre dignement.

Je me revois libre, debout au milieu du peuple qui irrigue les artères et mes veines. Je seconde les sœurs et les frères, je scande, je ris, je photographie la chaîne humaine qui se laisse saisir par l'œil du cliché, la beauté du présent, la grâce de l'instant. Et dans mon casque tournait *Tagrawla* d'Idir, cadencée par le *gambri* et le timbre d'Amazigh Kateb, insufflée par la fusion de nos langues.

Je suis au milieu de mes concitoyens. Nous chantons l'unité, nous chantons à l'unisson. Nous chantons la sève qui remonte, la sève qui porte la vie, l'espérance retrouvée, épanouie comme des fleurs d'amandier. Nous chantons, les bras soulevant des slogans. Famille réunie, nous cheminons assemblés. Nous avançons sereins, les têtes redressées. Notre humanité embellit les voies, notre communion impose sa loi. Le bloc contourne les barrières, il n'a plus peur. Il avance, scandant ses idéaux, répandant ses refrains, brandissant des portraits glorieux.

J'ai vécu cette délivrance.

Marcher libres dans les rues d'Alger, c'est rouvrir ses portes, recouvrir sa coutume hospitalière, ôter son triste habit d'orpheline en Méditerranée ; c'est honorer nos absents, assassinés dans cette cité abîmée par la nuit fratricide ; c'est se souvenir des enfants

d'octobre, des refoulés de juin 2001, des victimes du déluge à Bab el Oued.

Marcher libres dans les rues d'Alger, c'est réveiller la mémoire d'Ali Ammar et nos aînés ; c'est expulser à jamais le tourment de la torture, le souvenir de l'OAS et des incendiaires de bibliothèques.

Marcher libres dans rues d'Alger, c'est réveiller la patrie, envisager l'avenir.

Je suis au creux de la masse qui marche. J'accueille ses battements, j'accueille ses élans. Il me porte dans son envol...

... Mais la tempête du scandale frappe à mes tampons, et l'écho du Hirak se retire, rattrapé par le retentissement de la foule qui me poursuit à la manière de prédateurs pourchassant une proie. L'écho d'Alger, de Kharrata, de Batna s'essouffle. L'écho que je retrouvais sur ces monts s'éclipse tandis que le tumulte gonfle. Je me découvre seul face aux griffes du chaos, empêché par une masse qui s'obstine à prendre le mensonge pour la vérité. Rien ne peut la ralentir, ni la retenir.

Mes frères se trompent.

Ils deviennent sourds.

Pourquoi n'entendent-ils pas l'écho résonnant de l'arrestation d'Ali la Pointe dans *La Bataille d'Alger* ? Pourquoi ne pensent-ils pas à l'homme assiégé par une multitude haineuse ? Ont-ils oublié Brahim Hadjadj, son œil de silex où brille notre brûlure plusieurs fois séculaire ?

Où sont passés nos serments ?

Dire qu'on s'était promis de défaire toutes les prisons qui entravent notre liberté !

Nos joies et nos printemps sont prématurés, nos étés irrationnels. C'est ma voix qu'on veut éteindre.

Comme pour recommencer un sombre syndrome, me voici spectre entre les grilles, image symbolique qui réveille la blessure de deux mille ans d'enfermement. Car de la place centrale de Larbaâ Nath Irathen où survient le convoi qui me cerne, on peut voir s'ouvrir la vue vers le Nord. Si, à ce moment, on laissait le regard de notre Histoire traverser la Méditerranée et atteindre Rome, il gagnerait sans aucun doute la cellule où succombe Jugurtha. N'avait-il pas été capturé à proximité de Miliana, avec la complicité de Bocchus, *Lvexša*, nom devenu titre de trahison ?

En cet intervalle où l'ignominie se déguise en vertu, ce sont les siècles d'incarcération hantant notre

mémoire qui récidivent à notre insu. Ces instants détraqués rejouent des millénaires d'empêchement devant la vue de ceux qui savent déchiffrer notre Histoire à la lumière du passé. Mais comment faire entendre raison aux furieux séduits par la rancœur ?

Malgré les secousses et la meute à mes trousses, la mélodie d'amour et de rage d'El Badji, la complainte d'*el Maqnin Ezzin*, la litanie du chardonneret née à Barberousse recouvre mes sens. Elle me regagne ici au plus absolu de la solitude. Comme un rappel sur notre terre où il suffit de désigner un endroit pour voir se dérouler un récit allégorique. Sur la butte de la Casbah d'Alger, le règne corsaire instaure sa terreur et ses fortifications, érige son emprise sur les populations, construit des prisons pour soumettre les résistants, maîtriser les opposants. Sa fin de règne lègue Barberousse à la succession coloniale. Les fosses du gagne voient passer des hommes, s'inscrire des noms : Messali Hadj, Djilali Bounaâma, Fatima Zekkal, Nassima Hablal, Mohammed Bellounis, Fernand Iveton, Ahmed Zabana, Abdelkader Ferradj, Abane Ramdane, Rabah Bitat, Yacef Saâdi, Djamila Bouhired, Zohra Drif, Henri Alleg, Annie Steiner, Baya Hocine, Danièle Minne, Benyoucef Benkhedda, Abderrahmane Taleb, Moufdi Zakaria,

Fadila Mesli, Anna Gréki, Claudine Lacascade-Khadda.

J'ai retenu tous leurs noms comme on apprend un hymne. J'ai appris à vivre avec nos absents.

« *La mort pour la patrie n'est qu'un devoir* ». Bien que condamné à mort, Zabana trouve la lucidité d'écrire ces mots à sa famille. Les hauteurs d'Alger conservent toujours la guillotine qui, le soir du 19 juin 1956, fait de lui sa première victime. L'apercevoir suffit à mesurer la déshumanisation qui se saisit des hommes en temps d'extrémisme. Vaine est toute méditation devant les ténèbres de Barberousse ; ils ont recouvert le cri de soixante aînés face au meurtre mécanisé.

À côté d'Abdelkader Ferradj, Fernand Iveton, Boualem Rahal, Abderrahmane Taleb, il y avait deux natifs de ce sommet des Ath Irathen : Saïd Bahloul et Achour Chenane. Deux compagnons arrachés au milieu de la nuit comme on achève la vérité. Achour avait 28 ans. Saïd, 36 ans, mon âge aujourd'hui.

Oui, j'ai appris à vivre avec nos morts. Et je sais que notre malheur peut être d'une soif inextinguible.

Barberousse devait devenir le musée du supplice colonial, galerie qui honore la matinée de l'indépendance. Mais il est réquisitionné pour rendre

d'autres services, il devient théâtre des conflits de pouvoir. Il change de nom, mais il perpétue son forfait. Serkadji, gouffre sur le toit de la Casbah, enfermera bien des militants pour délit d'opinion.

Ailleurs, sur la route de Timgad, à la prison de Lambèse-Tazoult, d'autres survivent sous le poids de l'arbitraire : ils n'avaient que les chants pour résister.

En cet après-midi d'août 2021, au ventre de Larbâa, mes frères n'interceptent pas mon cri entre les grilles. Ils ne reçoivent pas mon chant qui vient du fond du corps, du fond du cœur, du fond de l'âme. Ils ne recueillent pas le psaume carcéral qui revient de si loin m'habiller.

Le destin d'un homme est aussi fragile que les ailes d'un oiseau piégé par la glu de la confusion. Tout d'un coup l'immensité du ciel se restreint ; entravé, le rêveur se retrouve au cœur d'un malentendu. Le trouble bafoue un messager de liberté, s'enivre à réduire une vie remplie de mille et un refrains. Me voici victime de ma terre, si cruelle avec ses chardonnerets. Ai-je fait tout ce parcours pour subir cela ?

Ma peine est lucidité. Elle est révélation même dans ce réduit qui me conduit vers l'inconnu. Ma solitude est surpeuplée même au faite de mon

isolement. Je suis accompagné par une famille d'invisibles, ombres d'ancêtres qui me soufflent à l'oreille : « *Pas toi, pas ici, pas maintenant, pas comme ça ! Pas après tout ce que l'on a subi ! Pas après avoir tant rêvé d'une embellie !* »

Non, je ne suis pas seul, je suis tous les innocents, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, réunis dans ce trou qu'on entoure. C'est toute une lignée de détenus qui est convoquée à travers mon destin. C'est notre songe de liberté qui s'estompe pendant que le flot me traîne et creuse la blessure d'où nous sommes tous issus.

Je suis là, à deux pas de Miliana, couvert d'amertume comme le condamné d'*el Menfi*, l'élégie d'Akli Yahiaten. Quel voyage me réserve-t-on ? Qui saura consoler *Yemma* ?

Mes poursuivisseurs connaissent la chanson ; ils connaissent son refrain. Ils l'ont bu dès leur berceau comme une peine tant de fois déclamée, une peine naissant si spontanément de nos voix, de nos postes radio. Mais ils ont perdu le sens de la complainte, oublié que ce massif avait connu les affres de la justice expéditive quand des innocents partaient déportés, entassés dans des cales de bateaux. Ils

allaient mourir loin, rangés par le deuil d'une terre perdue et d'un idéal écrasé par des profanateurs.

La plaie d'*El Menfi* s'ouvre ici, en 1871, quand la férocité expansionniste nous privait même de ces pierres que quelques-uns de mes frangins tiennent dans les mains, pressés de les jeter sur moi.

Je n'échapperai pas à cette nuée qui porte l'irréparable. À travers la barrière de la méprise qui nous sépare, j'aperçois des profils qui se trompent d'ennemi. Je ne suis qu'un enfant du peuple, l'enfant d'une famille qui ne possède rien si ce n'est son destin d'appartenir à notre pays. Mon attachement se nourrit des joies et des peurs, de la foi et de la candeur qui poussent sur cette terre où nous sommes nés. Il m'a appris à priser la poésie du quotidien, à partager nos revers. Je ne me détourne pas de notre histoire, je l'assume.

J'aime en les miens le sens de la compassion, le devoir de présence dans le deuil, la difficulté. Depuis tout jeune, j'ai suivi bien des convois allant au cimetière de Sidi Brahim, accompagnant avec des prières des défunts rappelés par l'au-delà. Mais ici, maintenant, la procession hideuse parcourt la ville et me conduit vivant. Le cortège d'égarés bouscule un poète qui reçoit un déluge d'affronts en guise d'adieu.

Est-ce ce décor qu'on m'accorde comme dernière image ?

L'obscurité descend comme un rideau et retire la lumière à mes yeux épuisés par le spectacle de tant d'aveuglement. La déraison emportera trente-six ans d'amour, trente-six ans de saisons occupées à rêver d'espace, de liberté, de sourires sur les faces de nos sœurs ! Le torrent d'hostilité force ma vue, il me retient au milieu de la foule charriée par la faute. Je reçois le vacarme, après avoir vécu, survécu aux rythmes des harmonies. Je me suis envolé depuis Miliana galvanisé par les mélodies. Je n'ai jamais imaginé voir l'opprobre vaincre la berceuse, la haine annuler la flûte. Pourtant l'abus est devant moi, il tient à m'éteindre, moi l'homme venu de si loin apporter son soutien.

Ai-je à présent le temps de puiser une larme de mon corps ? M'accorderait-on une goutte d'eau pour réveiller ma voix ? Une goutte d'eau ne serait-ce que pour leur rappeler l'amour que je leur porte, leur rappeler qui je suis : Djamel Bensmaïl, Madjel, Jimmy.

Non, les larmes ne viennent pas. L'innocence de mon œil n'attendrit pas les regards de la poignée de déments qui refusent d'entendre les voix réfléchies qui disent : « *Et la vérité ?!* » La foule ne réfléchit pas,

elle récuse l'intelligence. La foule n'est qu'un tas de solitudes, d'errances, de fragilités captées par l'appel du forfait. La foule est une confusion qui prendra, une fois le malheur commis, le visage de l'irréremédiable.

L'asphalte de la ville n'a pas besoin de mon sang pour consoler son passé. Sur les murs de Larbaâ, on peut encore découvrir les figures des sacrifiés du *Printemps noir*, les noms d'un rêve annulé. Ils s'appellent Lamini Samir, Mokrane Oulbane, Belhouane Azzedine, Kennache Aziz, Belkacem Mouloud, Bensalem Lourad, Hamache Arezki. Ils avaient mes soifs, mes aspirations. Ils rêvaient de lumière, de dignité. Ils sont emportés par nos échecs.

Depuis cet été 2001, qui vole une centaine de vies et abandonne des milliers de blessés, des portraits, des dates, des slogans sont restés fixés aux façades des chefs-lieux pour inscrire à jamais nos défaites.

Les deuils du passé et du présent s'entremêlent, s'interpellent. Des dizaines de morts depuis trois jours. Des tombes nouvelles. À tel point que tous nos monuments se confondent avec des lieux de recueils comme hier quand un rappel s'est imposé devant nous à Ighil Guefri, nid d'aigle qui

domine le Sébaou. À ses pieds, sur une butte surélevée, on me désigne, entre des pins et des cyprès, la sépulture de Smaïl Yefsah, journaliste assassiné le 18 octobre 1993, à 31 ans. Quarante jours seulement après son mariage.

Il est insondable le mal qui nous guette et convoite ma personne. Je vois son visage à travers la meute enragée, la meute aux mains ignobles qui s'agrippe aux panneaux de ma cage. Depuis ma fosse sans issue, je le vois manier ses acteurs. Ces égarés ne peuvent pas réfléchir, attachés qu'ils sont à l'antenne de la vindicte, captivés qu'ils sont par les écrans de l'aliénation. Ils veulent un trophée, ils veulent agriffer une prise offerte, rejouer la fable du loup et de l'agneau. Je les vois suivre l'appel du sang, se livrer à la sentence du crime. Je les entends hurler pendant que j'endure. La haine leur enflamme la tête. Ils s'agitent, forment le cercle d'une danse funèbre autour de ma future tombe. Ils s'obstinent à tenter de m'évacuer de ma cellule. Ils me trahissent, ils ouvrent la voie à l'abjection.

La grappe de dévoyés se suspend autour de moi, employée à s'acharner autour de mon être qui sera bientôt spectre. J'ai pensé à la phrase de Sénac, « *Frappez fort !* », écrite sur la porte de sa cave. J'ai

pensé au soleil assassiné une nuit d'août. J'ai pensé aux morts qui nous secondent.

Disparaîtrais-je à 36 ans, à l'âge où Frantz Fanon, le patriote venu de Fort de France soutenir les opprimés au nord de l'Afrique, quittait précocement les siens ? À l'âge où Bob Marley, le rassembleur, s'en allait, la gorge épuisée à force d'acclamer la délivrance pour tous ?

Ici, s'achèvera ma chanson, je le sais à présent. Je partirai comme une ombre à quelques pas de ce minuscule disquaire où sont conservés tant de chants. Je partirai en cet été cendrex, mon dernier, moi qui avais bu tant de fois le bleu du ciel. Moi qui laissais le silence de la nature répandre sa rumeur jusqu'à emplir mon âme. Moi qui, foulant l'herbe sur les sentiers tracés dans les champs de blé, laissais la fraîcheur des rêves me baigner la tête, ouvrir mes bras, porter mes pas bohémiens. Je partirai, moi qui voulais vivre pour aimer, vivre pour créer, vivre pour aider, vivre pour partager, vivre pour transmettre ; vivre pour repousser le deuil.

Et, juste avant que la tornade assassine n'enroule mon anatomie, quelques mots obstinés surgissent enfin de mon sang, quelques rares mots enduits du dépit de ma voix, juste quelques mots face à la surdité volontaire : « *Mes frères ne feraient jamais ça !* »

Rien que quelques mots adressés aux consciences en veille, quelques mots confiés à la postérité.

Alors à la seconde, la bestialité des hommes s'affranchit : c'est l'assaut sur un oiseau cerné, même sous ce drapeau que je chéris, ce drapeau qui n'a pas su me protéger des bras qui s'ouvrent pour m'attraper, des pieds qui se tendent pour me frapper, des mains transformées en crocs d'hyènes.

Et puisque les cœurs sont morts, seule la mort vient à mon secours...

... Puis, plus rien.

Ni peur. Ni douleur.

Juste une absence. Juste une élévation.

On ne m'atteindra plus.

J'assiste au naufrage de là où s'abrite mon ombre, mais c'est moi qui plains désormais le sort de cette humanité qui enfile l'atrocité pour honorer la candeur...

Il est vain de penser ce moment.

On aura beau tenter de le comprendre, on aboutira inéluctablement à l'incendie sous le crâne.

L'impensable n'a pas de mesure.

L'horreur creuse son abîme sans limites, elle installe un intenable théâtre, agite ses nervis qui s'ingénient à puiser encore plus profondément dans les gouffres du déplaisir : ils enveniment la scène, repoussent les bornes du pire, m'offrent à la démence.

On me prend mon corps félin, ce corps sec, ce corps amaigri, ce corps fervent qui m'a fait envoler jusqu'ici. On m'enlève ce coffre fiévreux qui logeait mes rêves, mes désirs, mes vœux, mes chansons. On brise cet instrument que j'ai porté comme une source d'où naissaient mes écrits, mes pensées, mes ardeurs. On abîme ma fragile silhouette que j'ai fait cheminer, courir, danser tant que j'ai pu. On déforme ma taille qui a rêvé de douceur. On soumet ma chair fébrile à la profanation. On fait offrande macabre de mes membres.

Et des intonations de femmes se mêlent à la fureur, incitent la horde à plus de supplices.

Alors, devant ce décor qui défait les barrières de l'insoutenable, face à l'inconcevable, vient

s'interposer le souvenir de Dassine, la présence lumineuse de Dassine sur scène avec Hasni.

Me revient aussi, instantanément, comme une consolation, un chant de Djamel Allam, un air capté sur une radio, traduit il n'y a pas si longtemps :

*Tedduy ad-zegray assif
Ugaday ayi-tawi lhemla
T-deqar-iyi-d amrar d axfif
I tezda s-lwan lhena*

*Tesad ahemel n ssuf
Ssumtey yeftayett-is
Shiy assemid d lxuf
Qumcent w allen yeflexyal-is*

*Tehda-yid asefru lehzen
Curkay-t d lmuziga yezha
D lhefla ccniy-t i medden
Nnan-d kra ad ibedel*

*Allah, Allah, Allah
Lyani Allah*

*J'allais traverser la rivière déchainée
Et j'ai eu peur que le courant ne m'entame
Elle m'a lancé un fil tout léger
Qu'elle avait tressé avec les fibres de son âme*

*M'a fait une couche avec une peau de bête sacrifiée
M'a tendu une épaule pour y poser ma tête
J'ai oublié le froid, la peur, l'anxiété
Et mes yeux se sont fermés sur son image toute nette*

*Elle m'a offert une strophe triste
Que j'ai marié à une mélodie gaie
Je la chante à des cœurs humanistes
On me dit que quelque chose va se passer*

*Dieu, Dieu, Dieu
Seul Dieu est éternel !*

Une inspiration prémonitoire m'avait alors si subitement saisi, plongé dans ce poème entrelaçant tristesse et douceur, douleur et rêverie, drame et

élévation. J'ai bu le sens de ses vers soulevés par la vigueur vibrante des percussions, ponctués par les notes du banjo algérien et les accords des guitares comme des embruns volés aux vagues. J'ai réécouté longuement les sanglots des flûtes, les plaintes des violons et le souffle de l'accordéon, réchauffés par le timbre de Djamel Allam, aussi charmeur qu'enveloppant.

La chanson remonte maintenant comme un refrain préservé du bruit, sauvé de l'imminent ; elle remonte, secondée par des tonalités féminines, des chœurs échappés de la *Montagne de Baya*. Complainte souveraine sur mon holocauste, elle revient réduire les sirènes de la honte, taire les hurlements des cerbères. Elle console mon innocence anéantie par une poignée d'êtres qui déshonorent toute l'humanité.

On ouvre une autre plaie comme si le mauvais sort ne s'était pas prescrit la tâche de toujours nous devancer : nous avons grandi hantés par les morts anonymes de la décennie sans nom, quand le monde, troublé, nous tenait écartés. Le déchirement fratricide avait zébré l'insouciance de notre enfance avant d'empêcher les poussées de notre adolescence. Et voilà que l'attraction opaque trouve en cet après-midi

d'août des bras pour repousser de nouveau les limites du dégoût, annuler les remparts de l'anéantissement.

L'ignorance convoque la violence, convie la laideur. Ils sont légion les illuminés à capter la profanation, après avoir offert ma peau à l'horreur. Ils tiennent à empoisonner les vues après avoir envenimé les mémoires. Est-on atteints par la déshumanisation qui, le 18 août 2015, devant les yeux de la planète, signe l'achèvement de Khaled Assad, l'archéologue qui veillait sur le souvenir de Palmyre comme on veille sur un surcroît de beauté en Syrie ? Est-ce ce sacrilège qui resterait de moi, Djamel Bensmaïl, qui avais accepté que l'enchantement de l'art s'empare de mon être, moi qui avais laissé mon corps se consacrer à la quête de lumière en toute chose, moi qui avais tenté de donner forme au non-sens ? Est-ce cet appel des cendres qui resterait de moi qui avais sacré la création pour résister à l'effacement ?

Ou, est-ce, peut-être, pour nous purifier que la destinée tient à réunir pour ma fin tous les fléaux que j'ai fuis durant toute ma vie ?

Sous le ciel impuissant, le crépuscule recouvre la ville. Au pied de la mosquée muette et son minaret

qui détourne le regard, un homme gît au sol. Plus émues que la foule aux mains de l'hystérie, les têtes des cyprès centenaires le regardent giser dehors. Que se disent-elles ?

Il y a un serment sacrificiel dans tout amour patriotique. Sinon, comment expliquer cet élan messianique qui m'a fait envoler depuis Miliana pour offrir ainsi ma dépouille à un terme quasi christique ?

Que dit Ramdane Abane à ses bourreaux en cette nuit de décembre 1957 ? Que dit-il quand il voit survenir le traître épilogue loin de son nid de naissance ? Ici, au cœur de l'esplanade historique, sous la stèle érigée en son hommage, un autre homme vient d'être trahi. Un autre mort, un autre *anza* qui rejoint le peuple de fantômes qui habitent le ciel d'Algérie.

Cette nuit, si on laissait le silence descendre sur les esprits, on entendrait le sol gémir. Car c'est ici, sur ce sommet né il y a des millions d'années, que notre Histoire décide d'érupter pour mieux m'avaler. Le mal vient du ventre des siècles. Nous ne sommes que les figurants d'une trame qui nous malmène. Elle me laisse étendu aux pieds des contreforts afin d'inscrire mon nom sur la chronique des lieux.

À quelques marches de mes os, le rouleau colonial avait rasé le village où naquit un enfant prénommé Mohand. Le garçon grandira dépossédé, il deviendra Si Moh ou Mhand, poète de l'errance et de la révolte. Insoumis, il écuma les routes, sillonnant l'Oranais, Bône, le Constantinois, préférant les épreuves aux attraits de la compromission.

Quelques pas plus bas, Feraoun s'était évertué à instruire les enfants indigènes dans une école mitoyenne des caves de torture où l'on rentrait vivants, d'où l'on sortait morts, où la France laissait son âme, écrit-il dans son *Journal* qu'il tenait caché. L'écrivain sera assassiné, emporté par les fous qui refusaient le rapprochement des hommes. Plusieurs balles pour un seul homme, comme si l'on tenait à anéantir à tout jamais ce qu'il portait comme vœux de lumière.

À un jet de pierre, le soir du 23 août 1955, Marcel Frapolli, descendant de réfugiés, natif de la ville, maire de bonne volonté, homme soucieux de combler le gouffre colonialiste, élu dont l'épouse écumait les villages pour adoucir les accouchements, reçut une balle inconnue au tournant d'une ruelle. Il sera enlevé par cette terre excessive avec ses enfants. Même ses ossements n'auront pas droit à une paix

pérenne : le cimetière familial sera enseveli par les fondations d'un édifice.

Tout comme à Miliana, ici, les lieux rejouent notre Histoire spectrale, mais les oreilles des hommes sont distraites par le bruit de la déraison.

Il y a des moments où la langue s'annule, où la pensée s'abolit, où le silence réclame du silence.

On mettra tout le deuil et toute la sollicitude possibles pour dire ce moment, mais, même quand on aura réuni tous les termes et épuisé tous les dictionnaires, même quand on aura tissé des chaînes de mots, rien ne saura exprimer cette perte d'humanité qui élimine un homme ; rien ne saura décrire un idéal offert au bûcher ; rien ne saura formuler la défaite de la poésie, l'outrage fait à la beauté.

Les mots se soustrairont devant l'ampleur de l'autodafé. Ils seront insignifiants quand on comprendra qu'on avait brûlé tous les dessins qu'il me restait à crayonner ; déchiré toutes les toiles qu'il me restait à peindre ; réduit tous les refrains qu'il me restait à fredonner ; saccagé toutes les guitares qu'il me restait à cajoler ; détruit tous les cahiers qu'il me

restait à remplir ; calciné tous les livres qu'il me restait à lire ; barré toutes les routes qu'il me restait à parcourir ; éloigné toutes les mains qu'il me restait à serrer ; brisé tous les bras qu'il me restait à côtoyer ; effacé tous les visages que je tenais à chérir ; achevé toute l'humanité que j'avais à partager, la vie que j'aurais pu donner.

Ceux d'entre nous qui gardent l'intelligence vigilante comprennent déjà que ce n'est plus ma dépouille qui est exhibée sur la place publique, ce n'est déjà plus moi qui gis dehors, mais les rêves usés de jeunes gens qui n'ont que la peur comme horizon, la déception comme présent, la brutalité comme expression, alors que sous des cieux plus sereins, demain, le 12 août, on fêtera la journée mondiale de la jeunesse.

On méditera longtemps quand, la montagne recouverte de neige et de givre, le glacial souffle d'hiver réveillera le rappel des absents.

Aimer ne conduit qu'à aimer.

Je me presse à oublier les âmes égarées que la nuit de remords attend dans des prisons déjà surpeuplées ; je préfère compatir avec nos mères dont les cœurs avaient rêvé de plus attachement.

Quant à la vie, je la savais périssable. نافه يد ! Ce mystère si évident, je l'ai versifié, composé, chanté avec mes amis. Je l'ai consigné dans mes carnets. Je me savais de poussière.

L'existence, je la savais aussi éphémère qu'insaisissable. يافه تة ! C'est dans le mutisme de la nature que j'ai découvert la mesure des siècles, le rythme des cycles et des saisons. J'ai si souvent suivi le cours des rivières asséchées pour sonder le passage du temps. J'ai si souvent escaladé des rochers polis par la main des millénaires, pour interroger leur pérennité. Que de fois je m'étais réveillé tôt pour recevoir l'aube, pour surprendre la naissance du jour, sentir son parfum, récolter sa lumière laiteuse ! Combien d'aurores ai-je ainsi accueillies à l'angle d'une fenêtre, au bord d'une plage avant que le jour ne vienne les entraîner vers l'inconnu ? J'ai tenté de saisir ce qui résiste au temps qui s'épuise, de fouiller l'envers de la durée comme on s'efforce de saisir une ombre qui se dérobe, le fil de nos destinées.

Peut-être que si le destin tenait à m'étendre ici, ce serait pour que mes cendres puissent se répandre aux quatre coins, nourrir l'éclosion de la beauté.

Peut-être qu'il existe des morts qui donnent naissance, des fins qui propagent le message d'une vie.

J'ose espérer ressusciter dans les mémoires comme le Phénix, renaître comme dans le mythe de Pan, se transformer en chant pour que la douleur se convertisse en rêverie, la mélancolie en méditation.

Oui, puisse un chant d'amour échapper de ma chair ! Qu'il monte comme d'une orchestration harmonieuse ! Qu'il monte comme un refrain d'amitié, un hymne d'union ! Qu'il monte et habite longtemps la lumière déclinant à l'horizon ! Qu'il soulage Larbaâ Nath Irathen ! Qu'il salue et console Miliana, le Zaccar, Aïn Defla !

Qu'il parte dans toutes les directions ! Qu'il se diffuse, atteigne Bouira, Boufarik, Alger, la Mitidja ! Qu'il embrasse les monts du Dahra, l'Oranie ! Qu'il emprunte la côte de Béjaïa, Jijel, Skikda, qu'il gagne Annaba ! Qu'il sillonne Sétif, Msila, les étendues des hauts plateaux ! Qu'il rejoigne le Constantinois, les Aurès, les Oasis, le Sahara, le Hoggar !

Qu'il avance et obtienne l'écoute !

Qu'il ouvre son chemin vers les cœurs !

Au printemps prochain, le soleil reviendra luire sur les sommets, les collines ; la lumière fera briller la neige des cimes et l'eau des rivières. On continuera à

chérir la vie, à avoir le cœur qui fend à l'arrivée de
nouveau-nés.

Qu'on reçoive alors comme une subtile rumeur
ce poème d'amour de Djamel Bensmaïl !